Le Monde Français du Dix-Huitième Siècle

Volume 4, Issue-numéro 1 2019

Architec(x)tures

Dir. Servanne Woodward

La configuration architecturale de l'espace carcéral dans *Manon Lescaut* de Prévost : les enjeux d'une représentation romanesque

Salwa Taktak, Université de Sfax-Tunisie

salwataktak@yahoo.fr

DOI: 10.5206/mfds-ecfw.v4i1.8485

La configuration architecturale de l'espace carcéral dans *Manon Lescaut* de Prévost : les enjeux d'une représentation romanesque

La représentation de la prison dans le roman du XVIII^e siècle est plus que récurrente ; Jacques Berchtold en dit, au terme d'une éminente étude sur « les représentations de l'emprisonnement dans dix-sept romans s'échelonnant de 1699 à 1775 », que c'est une « constante » (2000, p. 747). Les auteurs évoquent souvent l'espace carcéral en tant que lieu de détention insalubre, dépourvu d'hygiène et où l'on manque de bonne chère. La prison implique souvent le noyau d'un événement romanesque ou une expérience vécue mais le terme ne renvoie jamais à « un équipement urbain ¹ » (Abdela : 2017, p. 36) dont on décrit la forme, la taille et les composantes en tant que structure architecturale à la fois inaccessible et étanche.

Dans le présent travail je me propose d'examiner la matérialité de la prison en tant qu'espace destiné à être infranchissable et d'aborder la question de la porosité de l'espace carcéral qui se présente ouvert et communicant avec l'univers extérieur qui l'entoure.

Comment le fait romanesque dans *Manon Lescaut* permet-il d'asseoir la situation oxymorique de l'espace carcéral dans le texte prévostien ?

La prison : des murs, des portes et des argus

La prison dans le roman de *Manon Lescaut* est doublement inaccessible ; elle l'est par l'effet des hauteurs des murs ainsi que par les portes et les surveillants qui lui sont associés. Il est vrai que Prévost ne s'attarde que peu sur l'architecture des prisons évoquées dans *Manon Lescaut* mais l'intérêt qu'il porte à leurs hauteurs infranchissables est notoire. Ce trait caractéristique de l'urbanité carcérale est ostensiblement signalé à deux reprises. D'abord s'agissant de la prison domestique ; ensuite à propos de celles de Saint-Lazare et de l'Hôpital.

La prison domestique est la première prison qu'occupe le personnage principal Des Grieux². Il s'agit d'« une chambre haute »³ dans la maison familiale. Enfermé dans la chambre, Des Grieux se considère comme un véritable prisonnier ; il le dit à deux reprises. D'abord lors d'une conversation avec son père au cours de laquelle il révèle ses intentions de se venger de B...qui a dénoncé sa relation avec Manon : « Cet emportement, dit-il, fit rire mon père et ne servit qu'à me faire garder plus étroitement dans ma prison » (Prévost : 2012, p. 74). Ensuite en évoquant l'amabilité de son ami Tiberge qui venait « [le] voir un jour dans [sa] prison » (*ibid.*, p. 75).

La représentation architecturale de « la prison du père », pour reprendre l'expression de J. Berchtold (*op. cit.*, p. 599), est sommaire. Prévost n'évoque ni la forme, ni la taille de la chambre, encore moins les matériaux de construction tel, par exemple, le bois qui a été mentionné en parlant du « plancher [...] de la salle » (Prévost : 2012, p. 71) sur lequel Des Grieux est tombé, meurtri par la nouvelle de la trahison de Manon. L'auteur se limite à définir la retraite du prisonnier par la

¹ Abdela ajoute à propos de l'emploi de cette expression les précisions suivantes : « “La notion d'équipement urbain” est notamment utilisée par Jean-Louis Harouel. Elle est ici employée comme synonyme de terme “mobilier urbain” qu'on définit comme l'“ensemble des objets ou dispositifs publics ou privés installés dans l'espace public et liés à une fonction ou à un service offert par la collectivité”. Elle inclut généralement les dispositifs comme les ponts, les quais, les fontaines, etc. Harouel ajoute les théâtres, les casernes et les bâtiments publics parmi lesquels nous incluons la prison d'Anciens Régime, intimement intégré au tissu urbain [...]. Notre choix est d'ailleurs confirmé par De Jèze qui classe les prisons parmi les nécessités urbaines [...] » (2017, p. 36, note 11), citant Jean-Louis Harouel, *L'embellissement des villes : l'urbanisme français au XVIII^e siècle*, Paris, Picard, 1993, p. 10 et 225 ; Annie Boyer et Elisabeth Rojat-Lefebvre, *Aménager les espaces publics. Le mobilier urbain*, Paris, du Moniteur, 2001, p.20 ; De Jèze, *États ou tableau de la ville de Paris*, Chez Prault, 1765, p. 116.

² L'« Avis de l'auteur » révèle que le personnage principal est le Chevalier : « J'ai à peindre un jeune aveugle ... » (Prévost : 2012, p. 47). Aussi le premier titre du roman n'est-il pas : *Histoire du Chevalier des Grieux et de Manon Lescaut* qui constitue le tome VII des *Mémoires et aventures d'un homme de qualité* ? Alphonse Bouvet pense que « Manon n'intervient que pour faire oublier à ce jeune homme “des idées dignes de sa naissance et de son éducation”, pour faire avorter “les semences de vertu” qui avaient été “jetées...dans son cœur” et pour le lancer dans des “égarements” d'une conduite “scandaleuse” » (Prévost : 1966, p. 168).

³ Cet article se réfère principalement à l'édition de l'abbé Prévost, *Manon Lescaut*, Paris, GF Flammarion, [1995], 2012, p. 72.

hauteur de son plafond. Associée à la « hauteur des fenêtres », cette hauteur implique un aspect architectural de l'espace carcéral à savoir son caractère infranchissable. Cet aspect est également manifesté s'agissant de la « chambre » qu'occupait également Des Grieux à Saint-Lazare, qui est une prison parisienne sous l'Ancien Régime. Cette seconde prison est en fait distinguée par les mots de haute : « En [y] arriv[ant], [le Supérieur] me pria de monter dans une chambre haute » dit Des Grieux dans son récit-confession à Renoncour (*ibid.*, p. 122). Elle est en outre élevée et est effectivement située au « troisième étage » (*ibid.*, p. 122). La chambre de l'Hôpital où fût enfermée Manon, elle aussi, se trouve à l'escalier ; en témoigne la séquence du valet au moment où il « prit Des Grieux à l'écart en descendant dans les cours » (*ibid.*, p. 131) en sortant de chez sa maîtresse. Les hauts murs et la position élevée de la chambre-prison sont des traits constants de la représentation carcérale dans le roman. Ce sont des traits qui s'investissent d'une fonction dramatique.

Lors de sa première *détention* sous le toit familial, face à « la hauteur des fenêtres », Des Grieux fléchit et il renonce à ses desseins vindicatifs surtout que ses argus refusent de lui apporter de l'aide :

Il me conduisit dans une chambre haute, où il laissa deux domestiques avec moi pour me garder à vue. Je ne me possédais point. [...] Je mesurais des yeux la hauteur des fenêtres ; ne voyant nulle possibilité de m'échapper par cette voie, je m'adressai doucement à mes deux domestiques. Je m'engageai par mille serments, à faire un jour leur fortune, s'ils voulaient consentir à mon évasion. Je les pressai, [...] ; mais cette tentative fut encore inutile. [...] Je perdis alors toute espérance. (*Ibid.*, p. 72)

A Saint-Lazare, la position de la chambre par rapport à la cour et aux autres chambres et sa position par rapport au niveau du rez-de-chaussée telle qu'elle est figurée dans le passage suivant, ne favorisent point sa fuite. L'emmurement de la chambre s'annonce comme un élément déclencheur du « plan [d'évasion] si adroit » (*ibid.*, p. 116) qu'il a monté avec Lescaut et dans lequel il tourne le dos aux substances pierreuses :

Pour ce qui regarde votre délivrance, continua Lescaut, c'est une entreprise moins facile que vous ne pensez. Nous passâmes hier la soirée, deux de mes amis et moi, à observer toutes les parties extérieures de cette maison, et nous jugeâmes que, vos fenêtres étant sur une cour entourée de bâtiments, comme vous nous l'aviez marqué, il y aurait bien de la difficulté à vous tirer de là. Vous êtes d'ailleurs au troisième étage, et nous ne pouvons introduire ici ni cordes ni échelle. Je ne vois donc nulle ressource du côté du dehors. (*Ibid.*, p. 122)

Enfin, en ce qui concerne Manon à l'Hôpital, la position de sa chambre à l'étage participe, elle aussi, du romanesque. C'est au pied de l'escalier qui y mène que se décide l'ultime touche du plan d'élargissement de la maîtresse. Sur ce lieu Des Grieux conclut un marché avec le valet qui va conduire Manon de sa chambre jusqu'à la porte de la sortie de l'Hôpital :

Il me prit à l'écart en descendant dans les cours. Monsieur, me dit-il, si vous me voulez prendre à votre service ou me donner une honnête récompense pour me dédommager de la perte de l'emploi que j'occupe ici, je crois qu'il me sera facile de délivrer mademoiselle Manon. [...] Je comptais bien qu'il me serait toujours aisé de récompenser un homme de cette étoffe. [...] Je voulus savoir quels moyens il avait dessein d'employer. Nul autre, me dit-il, que de lui ouvrir le soir la porte de sa chambre et de vous la conduire jusqu'à celle de la rue, où il faudra que vous soyez prêt à la recevoir. (*Ibid.*, p. 131-132)

Notons des propos sur ces deux établissements. A Saint-Lazare, les quelques parties évoquées de l'établissement carcéral laissent voir une représentation romanesque de la prison au service de l'intrigue et non une représentation à caractère documentaire pris dans un plan d'aménagement urbain. En fait, c'est simplement le cadre dans lequel se déroule l'épisode de l'évasion de Des Grieux.

Celui-ci est un événement clef dans la structure dramatique dans la mesure où il génère une seconde aventure à savoir l'élargissement de Manon qui fut enfermée à l'Hôpital : « C'était pour

moi un supplice inexplicable de me représenter Manon à l'Hôpital, raconte Des Grieux, [...] J'étais tellement résolu de la secourir, à quelque prix et par quelque moyen que ce pût être, que j'aurais mis le feu à Saint-Lazare, s'il m'eût été impossible d'en sortir autrement » (*ibid.*, p. 116).

L'Hôpital, en tant que structure architecturale est, à l'instar de la prison de Saint-Lazare, peu représenté. Le monument n'est alors évoqué qu'à travers les émotions et les impressions de l'amant qui devrait y pénétrer pour libérer sa maîtresse. Il est plus un symbole d'internement et de solitude qu'un édifice de pierre et de mortier. Des Grieux y voit une « demeure infâme », « une maison d'horreur qui renouvelle à tout moment ses transports » (*ibid.*, p. 116). Manon y trouve un lieu synonyme de « malheur » qui échappe à la description. « Hélas ! dans quel lieu me laissez-vous ! » (*ibid.*), disait-elle à son amant au moment où il s'apprête à la quitter lors d'une visite. Le « quel lieu » explique bien sa douleur et renvoie à la souffrance qu'elle a endurée en entrant à l'Hôpital. N'a-t-elle pas « versé continuellement des larmes pendant les six premières semaines après son arrivée » (*ibid.*, p.130) ?

Ce qui est mentionné de la prison consiste au « quartier où [elle] avait sa Chambre » (*Ibid.*, p. 128) », à sa « chambre », aux « galeries et aux cours » qu'elle traverse avec son valet en route vers « la porte de la sortie de l'Hôpital » (*ibid.*, p. 133). Point d'information sur cet édifice « d'aspect [déjà] sévère et digne » (Moreux : 1964, p. 111). S'agissant de l'intérieur de la chambre-prison, le récit ne présente aucune indication, sinon une information sur l'ameublement qui consiste exclusivement à une « chaise » (Prévost : 2012, p.131). L'estampe réalisée par Pasquier (*ibid.*, p.129) apporte une autre donnée architecturale à savoir la fenêtre grillagée qui laisse entrer à peine quelque lueur de lumière. D'après une étude de Carrez (2008, p. 5), Manon fut enfermée la première fois dans le bâtiment⁴ de la « correction » qui accueillait « les débauchées susceptibles de changer... » ; elle y « était [en fait] une douceur angélique qui n'avait jamais [prononcé] un mot de dureté [...] occupée à coudre [ou à lire] du matin jusqu'au soir [...] » (Prévost : 2012, p. 130). Le second emprisonnement fut dans le bâtiment de « La Force » qui recevait « les débauchées [...] dont certaines sont considérées comme dangereuses » (Carrez, *op. cit.*, p. 5). Et c'est l'estampe qui en témoigne. Elle présente effectivement un espace carcéral— une chambre pourvue d'une fenêtre grillagée—, qui rompt nettement avec celui de « La Force » et qui consiste en une « cellule étroite d'une surface de deux mètres sur un mètre et demi qui n'a pour seule lumière que celle qui passe par une étroite lucarne à barreaux [...] » (*ibid.*). À part l'image sombre, notons le discours du « grave magistrat » (Prévost : 2012, p. 182) ; celui-ci n'a-t-il pas dit à Des Grieux à propos de sa maîtresse qu'« on la représentait comme une dangereuse » (*ibid.*) ? L'austérité du cloître dit également que c'est la Force qui accueillait Manon après « sa rechute » (*ibid.*, p. 179) ; car M. de T... lui-même⁵, dont le personnel hospitalier respecte les ordres, n'a pu obtenir la liberté de la voir : « les ordres du Lieutenant général de Police étaient de la dernière rigueur » (*ibid.*, p. 188), dit-il à Des Grieux.

À part les murs, les portes assurent l'enfermement du prisonnier. En fait, à Saint-Lazare, l'inaccessibilité de la chambre-prison est perceptible par le prisme d'autres mesures architecturales ; en fait, elle est située dans des galeries dont les « escaliers sont bouchés par des portes épaisses » (*ibid.*, p. 122). Le bâtiment dont dépend la chambre, souvent désigné par « demeure » (*ibid.*, p. 117) et/ou « maison » est aussi inaccessible du fait d'un dispositif sécuritaire assuré par une « espèce de barrière », de « la petite chambre » du gardien et de « la grande porte » (*ibid.*, p. 124) qui le séparent immédiatement de la rue. À l'Hôpital, la chambre de Manon est localisée dans le récit qui rapporte la visite de l'amant à sa maîtresse ; l'accent y est mis sur la robustesse particulière de la porte : « Il

⁴ En devenant une maison de répression, la Salpêtrière, initialement une maison d'assistance, s'est agrandie d'un bâtiment divisé en quatre parties distinctes : « le commun », « la correction », « La Force », « dans laquelle on enfermait les personnes arrêtées par ordre de roi » et la « Prison » « qui devait détenir les femmes condamnées par la justice » (Carrez : 2008, p. 5).

⁵ M. de T... est le fils d'un « principal administrateur » (Prévost : 2012, p. 126). Des Grieux a tâché de faire sa connaissance dans le dessein de profiter de sa position sociale. En effet il lui a d'abord facilité les visites à Manon enfermée à l'Hôpital ; ensuite il a participé activement à l'élargissement de cette dernière puisque c'est lui qui lui « a laissé une de ses deux vestes » (*ibid.*, p. 132) pour qu'elle puisse sortir déguisée en homme.

se fit montrer le quartier où Manon avait sa chambre, et l'on nous y conduisit avec une clef d'une grandeur effroyable, qui servit à ouvrir sa porte » (*ibid.*, p.128). L'épaisseur de la porte est devinée à travers la taille de la clef qui lui est associée ; l'emploi métonymique, laisse *voir* l'austérité de l'enfermement qui est toujours un catalyseur d'événement. L'événement est défini comme « quelque chose d'important, de nouveau, d'inattendu » (Gangl : 2006, p. 25).

Les portes solides ne sauraient assurer l'enfermement du prisonnier sans les efforts des surveillants que Sophie Abdela appelle « les acteurs de la geôle » (*op. cit.*, p.23). En effet l'austérité de l'espace carcéral ne dépend pas exclusivement de la hauteur, des murs élevés ou des portes épaisses, elle dépend également de la vigilance des surveillants. Ces argus se déclinent sur différents paradigmes. On distingue d'abord les deux domestiques que le père Des Grieux recrute pour garder à vue son « fils prodigue » ; ils sont fidèles à leur fonction : ils refusent de consentir à l'évasion de leur prisonnier. ils ne cèdent ni à ses « caresses » ni à ses « menaces » (Prévost : 2012, p. 72). Ensuite le Supérieur et le portier à Saint-Lazare sont les gardiens plus réformateurs. Le premier est un superviseur qui tâche de « travailler à inspirer [à Des Grieux] le goût de la vertu et de la religion » (*ibid.*, p.110) mais qui a été trahi par son « prisonnier » qui l'a pris en otage. Le second est le « domestique » (*ibid.*, p.124) qui défend la prison au prix de sa vie. Puis « les guichetiers », dont Des Grieux « craint la présence » et le « concierge » (*ibid.*, p.186) à l'Hôpital. Ceux-ci surveillent Manon et lui refusent les visites de son frère (*ibid.*, p. 121-122) comme celles de M. de T... (*ibid.*, p.188) ; l'autre s'occupe rigoureusement de Manon récidiviste.

Les portes et les surveillants ne sont pas de simples composantes dans la représentation de la chambre-prison. Ils participent à la fabrique de la diégèse. La porte fermée sous le toit familial, favorise à Des Grieux sa conversion et son entrée à Saint-Sulpice. Ces deux moments du récit constituent une touche dans le portrait du personnage qui sera achevé à ce même point à la fin du roman. En effet, Des Grieux écrit de la Nouvelle Orléans à son ami pour lui déclarer que « les semences de vertu qu'il avait jetées autrefois dans [son] cœur commençaient à produire des fruits dont il allait être satisfait » (*ibid.*, p. 218). À Saint-Lazare tout obstacle génère un événement ; la porte épaisse provoque le désir de fuir la prison en profitant de la bonté du Supérieur ; le portier s'oppose à Des Grieux, qui le tue, et « la barrière » franchie est à l'origine de la délivrance du prisonnier.

La porte dont la clef est de taille effroyable consacre le sentiment d'isolement chez Manon qui s'enlise dans une tristesse larmoyante avant de se résigner à des activités manuelles.

L'entassement des obstacles fait de la prison un lieu craint. Des Grieux est terrifié à l'idée d'être incarcéré à Saint Lazare. « J'aurais préféré la mort, à l'état où je me crus prêt de tomber, j'avais de terrible idée de cette maison⁶ » (*ibid.*, p. 110) ; il a horreur même de nommer l'Hôpital⁷ ; le nom lui « cause des frémissements » (*ibid.*, p. 113) ; il craint pour Manon dans cet établissement⁸ ; il craint pour elle, étant récidiviste, le Châtelet. « [...]je séchais de crainte pour Manon, dit-il, elle avait été déjà à l'Hôpital ; et quand elle en fut sortie par la bonne porte, je savais que les rechutes en ce genre étaient d'une conséquence extrêmement dangereuse » (*ibid.*, p. 179).

⁶ « Le couvent de Saint-Lazare servait de maison de correction pour les jeunes dévoyés issus de de bonnes famille ; chaque interné passait pour y être fessé a son entrée ; c'est l'indignité que redoute Des Grieux » ((Prévost : 2012, p. 225, note 50)

⁷ « Ma malheureuse maîtresse fut donc enlevée, à mes yeux, et mené dans une retraite que j'ai horreur de nommer » (Prévost : 2012, p. 59). Il s'agit de la Salpêtrière, section disciplinaire de l'Hôpital général, destinée aux femmes « d'une débauche et prostitution publique et scandaleuse » (*ibid.*, note 49).

⁸ « Quand j'aurais eu une prison éternelle, où la mort même présente à mes yeux, je n'aurais pas été le maître de mon transport, à cette affreuse nouvelle. Je me jetai sur lui avec une si furieuse rage, que j'en perdis la moitié de mes forces. [...] O Dieu ! m'écriai-je, en poussant mille soupirs ; justice du Ciel ! faut-il que je vive un moment après une telle infamie ? » ((Prévost : 2012, p. 114) / « À l'Hôpital, mon Père ! O Ciel ! ma charmante maîtresse, ma chère reine à l'Hôpital, comme la plus infâme de toutes les créatures ! Où trouverai-je assez de force pour ne pas mourir de douleur et de honte ? » (*ibid.*, p. 115) / « C'était pour moi un supplice inexprimable, de me représenter Manon à l'Hôpital. Outre l'infamie de cette demeure, j'ignorais de quelle manière elle y était traitée, et le souvenir de quelques particularités que j'avais entendues de cette maison d'horreur, renouvelait à tout moment mes transports [...] j'aurais mis le feu à Saint-Lazare, s'il m'eût été impossible d'en sortir autrement » (*ibid.*, p. 116).

Si la prison est crainte c'est parce qu'elle est dure à supporter. Aussitôt incarcéré, le détenu cherche à sortir ou à fuir. Des Grieux tente ardemment de fuir la prison paternelle ; il s'est héroïquement sauvé de Saint-Lazare ; il a subtilement délivré Manon une première fois (avec l'aide du concierge de l'Hôpital et de l'un de ses administrateurs) ; il a tenté de la libérer une seconde fois de l'Hôpital, en ayant recours au service « des trois soldats aux gardes » (*ibid.*, p. 193), mais son plan se solde par un échec tragique : les archers qui conduisaient les chariots étaient si lourdement armés qu'ils ont effrayé les trois soldats qui ont pris la fuite « à bride abattue » (*ibid.*, p. 194).

La dureté de l'enfermement agit sur le personnage. La prison paternelle transforme Des Grieux et le fait renoncer aux « plaisirs du siècle » (*ibid.*, p.76) pour entrer dans l'État ecclésiastique⁹. L'incarcération à Saint-Lazare a changé l'homme doux en une créature violente dont le portrait révèle un amant davantage soumis à sa passion¹⁰ et surtout hypocrite, feignant la conversion¹¹. L'incarcération de Manon a favorisé sa conversion¹². L'évènement de l'emprisonnement, agissant sur Des Grieux, assurant à chaque fois des transformations du personnage ; celui-ci évolue selon sa trajectoire amoureuse pour garantir la cohérence et la cohésion du récit, d'une ardente passion traquée dont l'issue est tragique.

La représentation architecturale de la prison multiplie les obstacles pour empêcher les évasions. On note les hauts murs, les portes blindées et les surveillants. Le dispositif matériel ainsi que personnel ne parviennent pas à empêcher les prisonniers de s'évader. Ceux-ci usent de la ruse pour échapper à un sort qui leur a été injustement imposé. Ce sont « ces artifices » qui transforment la prison d'une structure cadennassée à une structure franchissable et qui font de la prison une *histoire* ou un *événement* romanesque. La prison n'est pas assez fermée. Elle est en rapport avec la rue qui apporte des solliciteurs et des voies de sortie.

La prison ou la « chambre » en phase avec l'extérieur

Il est vrai que la prison est synonyme de réclusion et de solitude, mais dans *Manon Lescaut* l'espace carcéral est ouvert sur l'extérieur. Des Grieux chez son père n'est pas vraiment isolé—il est chez lui— ; il reçoit régulièrement les domestiques qui lui donnent à manger, il reçoit également la visite de son père ; et celle de son ami Tiberge ; il lit ; il écrit ; « J'acquis de nouvelles connaissances » dit-il (*ibid.*, p. 74). La chambre, à priori, un espace emmuré et insupportable se mue en un lieu de vie favorable à la transformation de Des Grieux. En effet ce prisonnier étant imprégné des leçons de son ami et de celles de son père sur « le bon sens » (*ibid.*, p. 73) décide d'oublier Manon et d'intégrer le séminaire de Saint-Sulpice. Son emprisonnement s'avère fructueux grâce à l'interactivité des rapports entre le prisonnier et son entourage.

L'espace fermé en communication avec l'extérieur n'a pas seulement favorisé la conversion de Des Grieux, il est aussi à l'origine de la fuite de Saint-Lazare. Celle-ci fut planifiée pendant les visites faites au prisonnier. La visite de M. de G...M... (*ibid.*, p. 113) est la première étape de l'aventure. C'est lors de ce contact que Des Grieux a appris la détention de Manon à l'Hôpital et c'est ce motif qui l'a animé à s'évader de sa prison pour libérer sa maîtresse de la sienne. Le contact quotidien avec le Supérieur qui le visitait — « deux ou trois fois le jour » (*ibid.*, p. 111)—, lui a permis de gagner sa confiance et d'obtenir par conséquent la faveur de dormir sans être enfermé. « ma clôture est un peu moins rigoureuse, par l'indulgence du Supérieur, dit-il à Lescaut. La porte de ma chambre ne se ferme plus avec la clef ; j'ai la liberté de me promener dans les galeries des religieux » (*ibid.*, p. 122). Ses promenades lui font découvrir les moyens qui lui faciliteront l'attaque du Supérieur ; il s'aperçoit de l'habitude du portier « qui [lui] apportait chaque soir les clefs de toutes

⁹ « L'habit ecclésiastique prit la place de la croix de Malte, et le nom d'Abbé Des Grieux celle de Chevalier » (Prévost : 2012, p. 77).

¹⁰ « J'aurais mis le feu à Saint-Lazare, s'il meut été impossible d'en sortir autrement » (*ibid.*, p. 116).

¹¹ « Je dois le confesser à ma honte, je jouai à Saint-Lazare un personnage d'hypocrite. Au lieu d'étudier, quand j'étais seul, je ne m'occupai qu'à gémir de ma destinée » (*ibid.*, p.112).

¹² « Tu m'aimes donc extrêmement ? lui répondis-je. Mille fois plus que je ne puis dire, reprit-elle. Tu ne me quitteras donc plus jamais ? Ajoutai-je. Non, jamais, répliqua-t-elle ; et cette assurance fut confirmée par tant de caresses et de serments, qu'il me parut impossible, en effet, qu'elle ne pût jamais les oublier » (*ibid.*, p. 136).

les portes » ; il retient l'heure du retrait des religieux, et il repère la « galerie de communication qui lui permet d'aller sans obstacle de sa chambre à celle du Père » (*ibid.*, p. 123). La visite de Tiberge a préparé la première visite de Lescaut lors de laquelle des Grieux exprime à son gendre le besoin d'obtenir « un pistolet » pour la réalisation de son projet de fuite de la prison. Lors de la seconde visite, où « il fut admis avec aussi peu de peine que la première » (*ibid.*, p. 122), il apporte au prisonnier « l'instrument de sa liberté » (*ibid.*, p. 123). La fluidité du déplacement entre l'espace fermé, la chambre-prison, et l'espace ouvert, le dehors de la prison, est le facteur qui a assuré la fuite de Des Grieux.

Au Chatelet, la chambre de Des Grieux est à proximité du bureau du Lieutenant de Police. C'est le lieu dans lequel il « a subi l'interrogatoire » (*ibid.*, p. 181). Il y fut reconduit fort abattu après avoir appris la condamnation à l'exil de Manon. La chambre n'est pas seulement accessible aux administrateurs, elle est encore ouverte sur l'extérieur. Des Grieux communiquent aisément, à travers un messenger, avec son père pour qu'il vienne à son aide ; en fait, « [il] lui écrivit et l'on ne fit pas difficulté [...] de laisser sortir [sa] lettre » (*ibid.*, p. 180). Il le reçoit aussi dans sa chambre et il tente de justifier sa relation avec Manon et le recours au « jeu » auquel il s'est attaché. « A chaque faute dont je lui faisais l'aveu, dit-il, j'avais soin de joindre des exemples célèbres, pour en diminuer la honte » (*ibid.*, p. 184). C'est dans cette chambre aussi qu'il reçoit, conjointement son père et M. de G...M... qui lui apprennent sa libération et la déportation de Manon vers l'Amérique. La chambre ouverte au père et son ami, au magistrat et au coursier devient un espace de vie dans lequel le prisonnier serait actif dans sa fixité spatiale. Il est de même pour Manon à « la correction » (Carrez : *op.cit.*, p. 5) ; elle a un valet qui lui apportait, régulièrement, de quoi faire de la couture et quoi lire et qui sait, du fait du contact quotidien, de son évolution dans sa séquestration : « c'était une douceur angélique, disait-il à Des Grieux, [...] elle avait versé continuellement des larmes pendant les six premières semaines après son arrivée, mais depuis quelque temps elle paraissait prendre son malheur avec plus de patience ; [...] elle était occupée à coudre du matin jusqu'au soir, à la réserve de quelques heures qu'elle employait à la lecture » (Prévost : 2012, p. 130).

Sa chambre qui s'ouvre sur la galerie a permis à Des Grieux d'écouter la conversation de Manon avec M.de T..., conversation qui précède son entrée dans la chambre :

Nous approchâmes de sa porte. Mon cœur battait violemment. Je dis à M. de T*** : « Entrez seul et prévenez-la sur ma visite, car j'appréhende qu'elle ne soit trop saisie en me voyant tout d'un coup. » La porte nous fut ouverte. Je demeurai dans la galerie. J'entendis néanmoins leurs discours. (*Ibid.*, p. 130)

Outre la chambre-prison, on distingue « la mauvaise hôtellerie » (*ibid.*, p. 51) à Pacy. C'est un lieu de transit ; l'espace semi carcéral laisse voir « des filles enchaînées six à six » (*ibid.*, 52). Elles sont prisonnières d'impitoyables archers qui devraient reprendre la route vers le Havre où ils les feront embarquer en Amérique. L'espace ouvert de l'hôtellerie est employé par l'auteur à l'incipit du roman justement pour mettre en relief cet épouvantable spectacle. L'espace semi carcéral, dans un flash-back¹³ sert l'esthétique narrative, il suscite des interrogations chez le lecteur comme il crée un horizon d'attente.

À part la chambre et l'hôtellerie, le carrosse implique un espace d'enfermement à deux ; Manon et Des Grieux s'y trouvent en route vers le Châtelet après avoir été arrêtés par M. de G...M... :

Nous partîmes dans le même carrosse : elle se mit dans mes bras. Je ne lui avais pas entendu prononcer un mot depuis l'arrivée de G... M... ; mais, se trouvant seule alors avec moi, elle me dit mille tendresses, en se reprochant d'être la cause de mon malheur. Je l'assurai que je ne me plaindrais jamais de mon sort, tant qu'elle ne cesserait pas de m'aimer. [...] Quel sort pour une créature si

¹³ Rappelons que Prévost choisit d'introduire Manon prisonnière avant de revenir, par le moyen du flash-back sur les détails du récit que raconte par la suite Des Grieux à Renoncour. En effet le roman s'ouvre sur l'état de Manon à peine retirée de la Salpêtrière, et qui attendait à Pacy, avec d'autres filles le moment d'embarquement vers l'Amérique.

charmante ! Ciel, comment traitez-vous avec tant de rigueur le plus parfait de vos ouvrages ! [...] Ces réflexions me pénétraient de douleur ; [...] Nous arrivâmes à la prison : on nous mit chacun dans un lieu séparé. Ce coup me fut moins rude, parce que je l'avais prévu. (*Ibid.*, p. 179)

Les deux amants sont déjà les prisonniers « du vieux G...M... » (*ibid.*, p. 174) ; l'espace de la voiture est provisoirement fermé sur eux ; c'est un lieu de passage vers la prison ; la séquence est brève mais elle constitue une étape du récit des amants : c'est le début du déclin de l'unité du couple. Le spectacle renvoie à une maîtresse résignée et affaiblie et qui se voit déjà condamnée à « La Force », comme il renvoie à un amant qui craint pour sa bien-aimée un établissement aussi dur que l'Hôpital. Les amants transforment, pourtant, ce lieu de détention en un lieu d'échange, d'attendrissement et de plaintes amoureuses partagées.

Cette voiture-prison n'est pas la seule prison mobile dans le roman. C'est un modèle qui anticipe le « chariot » qui mène Manon de l'Hôpital « vers le Havre-de-Grâce par le chemin de Normandie » (*ibid.*, p. 194) :

Mais figurez-vous ma pauvre maîtresse enchaînée par le milieu du corps, assise sur quelques poignées de paille, la tête appuyée languissamment sur un côté de la voiture, le visage pâle et mouillé d'un ruisseau de larmes, qui se faisaient un passage au travers de ses paupières, quoiqu'elle eût continuellement les yeux fermés. Elle n'avait pas même eu la curiosité de les ouvrir lorsqu'elle avait entendu le bruit de ses gardes qui craignaient d'être attaqués. Son linge était sale et dérangé, ses mains délicates exposées à l'injure de l'air ; enfin, tout ce composé charmant, cette figure capable de ramener l'univers à l'idolâtrie, paraissait dans un désordre et un abattement inexprimables. (*Ibid.*, p. 196)

Ce charriot où Manon est enchaînée est le prolongement de la prison qu'elle a quittée. C'est un espace carcéral ouvert qui a favorisé la mise en scène de Manon qui ne s'est jamais manifestée aussi misérable. C'est cette touche propre à la fiction qui fait de la prison un miroir qui reflète *en direct* le prisonnier.

Le chariot-prison a également la particularité d'être haut, et mobile. Ces caractéristiques offrent dans le passage suivant un témoignage de la passion qui refuse d'être sevrée par quelque éloignement :

J'employai quelque temps à la considérer en allant à cheval à côté du chariot. J'étais si peu à moi-même, que je fus sur le point, plusieurs fois, de tomber dangereusement. Mes soupirs et mes exclamations fréquentes m'attirèrent quelques regards. Elle me reconnut, et je remarquai que, dans le premier mouvement, elle tenta de se précipiter hors de la voiture pour venir à moi ; mais, étant retenue par sa chaîne, elle retomba dans sa première attitude. (*Ibid.*, p. 198)

Manon est agitée ; elle cherche à quitter le chariot mais non pour fuir la contrainte de l'enfermement comme l'aurait fait tout prisonnier qui tend à se libérer, mais plutôt pour atteindre Des Grieux qui marchait à cheval tout près de la voiture, lui aussi, pour la voir et lui parler. Les deux amants profitent de l'ouverture du chariot pour s'approcher l'un de l'autre.

Profitant davantage d'une surveillance indulgente et d'une *prison* accessible, Des Grieux pénètre l'espace carcéral et il prend place auprès de sa maîtresse. Dès lors, le chariot-prison se transforme en un lieu de « grâce » dans lequel les amants ne se lassent d'échanger des tendresses et des expressions d'amour :

Les archers devinrent si intraitables lorsqu'ils eurent découvert la violence de ma passion, que, redoublant continuellement le prix de leurs moindres faveurs, ils me réduisirent bientôt à la dernière indigence. L'amour, d'ailleurs, ne me permettait guère de ménager ma bourse. Je m'oubliais du matin au soir près de Manon ; et ce n'était plus par heure que le temps m'était mesuré, c'était par la longueur entière des jours. (*Ibid.*, p. 200)

Le spectacle du chariot ouvert pour accueillir l'amant, debout ou assis, s'inscrit comme une nouvelle nuance, et colore le portrait de la passion.

La prison en phase avec l'extérieur est favorable à la représentation du personnage : il refuse l'enfermement et aspire à la liberté. Elle est favorable aussi à la transcription du dire vrai dans le

contexte narratif. L'espace découvre *dénude* sa réalité matérielle tel le portrait de Manon dans le Chariot ou les filles de joie à Pacy. Elle s'annonce aussi comme une grammaire nouvelle de l'expression de la passion du côté du modèle de la prison ambulante.

Conclusion

La représentation de la prison dans le roman de *Manon Lescaut* s'articule autour de deux axes ; le premier s'intéresse à la prison en tant que lieu fermé et infranchissable ; le second l'évoque en tant qu'espace ouvert et accessible. Nous venons de voir que la contradiction n'est qu'apparente et que la prison dans les deux cas de figures est à la fois poreuse et inaccessible. La description relative à la matérialité de la prison est parcimonieuse ; elle est en retrait par rapport à la dynamique dramatique. La prison, qu'elle soit une chambre haute au rez de chaussé, une chambre haute à l'étage, un carrosse, ou un chariot ; que l'incarcération soit de durée courte ou prolongée fixe ou mobile ; la prison reste succinctement présentée en sa forme architecturale. La configuration sommaire de l'édifice dit pourtant son caractère dramatique : l'enfermement ou l'emprisonnement que subissent les personnages est une mesure punitive destinée à les séparer, et elle accomplit l'inverse, cimentant leur relation ou enchaînant le couple amoureux l'un à l'autre.

La prison n'est qu'un cadre pour l'expression et pour l'exaltation de la passion. La passion de Des Grieux se nourrit des emprisonnements. Dans la prison, il lit pour oublier Manon — elle reste le but de son activité ; dans la prison il planifie de s'évader pour aller libérer son amante et il profite de l'espace carcéral ouvert pour le pénétrer et la soutenir en tête à tête. Le motif de la prison est « un catalyseur de drame » et de joie (Esquier : 2004, p.281). Il saurait répondre aux attentes d'un public imprégné du goût des récits d'aventure cultivé essentiellement à travers le roman picaresque représenté notamment par Cervantès et par Le Sage. Berchtold a souverainement démontré la plasticité du motif de la prison des amants. « Chaque texte, à partir d'un même arsenal topique, réaménage le motif pour l'adapter aux enjeux toujours nouveaux » (Berchtold, *op. cit.*, p. 747).

Salwa Taktak
Faculté des Lettres et Sciences Humaines
Université de Sfax-Tunisie

Bibliographie

- Abdela, S. (2017). *Formes et réformes : la prison parisienne au XVIII^e siècle*. Histoire. Normandie Université, 2017. URL : <https://archipel.uqam.ca/11035/1/D3327.pdf> , consulté le 02septembre 2019.
- Berchtold, J. (2000). *Les prisons du roman (XVII^e-XVIII^e siècle). Lectures plurielles et intertextuelles de "Guzman d'Alfarache " à "Jacques le fataliste"*. Genève : Droz.
- Carrez, J. P. (2008). « La Salpêtrière de Paris sous l'Ancien Régime : lieu d'exclusion et de punition pour femme », *Criminocorpus* [En ligne], *Varia*, mis en ligne le 01janvier 2008, URL : <https://journals.openedition.org/criminocorpus/264> , consulté le 05 octobre 2019.
- Esquier, S. (2004). « Le lieu catalyseur du drame », *Poétique des lieux*, Aurax-Jonchière et Alain Montandon (dir.) Clermont-Ferrand : Presse Universitaire Blaise Pascal.
- Foucault, M. (1975). *Surveiller et punir. Naissance de la prison*. France : Éditions Gallimard.
- Gangl, M. (2006). « Evènement, structure et histoire », *L'Evènement*, Françoise Daviet-Taylor (dir.), Angers : Presse Universitaire d'Angers.
- Lauro, M. (2017). « Charles François Viel, architecte des hôpitaux parisiens et théoriciens à la fin du XVIII^e siècle, *In Situ* [En ligne],31|2017, mis en ligne le 21mars 2017, URL : <https://journals.openedition.org/insitu/13923>, consulté le 05 septembre 2019.
- Moreux, J.C. (1964). *Histoire de l'architecture*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Prévost, A. F.
+([1995], 2012). *Manon Lescaut*. Paris : Flammarion.
+(1966). *Manon Lescaut*. Paris : Les Éditions Bordas.
+(1846). *Manon Lescaut*. Édition précédée d'une Notice sur la vie et les ouvrages de Prevost, par M. Sainte-Beuve, et suivie d'une appréciation du roman de Prévost, par M. Gustave Planche. Paris : Charpentier, Libraire-Éditeur. URL : https://fr.wikisource.org/wiki/Manon_Lescaut/Texte_entier#
- Bellier, P. A. « Du village des salpêtriers au groupe hospitalier Pitié-Salpêtrière », *Revue d'histoire de la pharmacie*, 80^e année, n°295, 1992, pp.400-406. URL : https://www.persee.fr/doc/pharm_0035-2349_1992_num_80_295_3642, consulté le 06 septembre 2019